

FEUILLETON

14

# Un mot, S'il vous plaît.

L'homme bien informé vient chercher ses provisions d'hiver chez

## O. M. Melanson & Cie.

Il y vient avec l'assurance, bien fondée, d'acheter ce qu'il y a de mieux pour son argent. Et personne n'est jamais désappointé.

Toutes nos marchandises sont choisies et achetées avec le plus grand soin et avec jugement.

Au sujet des

## Hardes

pour cette saison, nos modes sont non-seulement en avant de tout ce qu'on peut trouver en ville, mais les gens savent que notre

Développement de hardes

se recommande également à ceux qui n'ont pas beaucoup d'argent comme à ceux qui ont le gousset bien rempli.

Le prix de nos habillements varie de \$6 à \$16, et celui de nos Capots de \$5 à \$15

Nous avons aussi de superbes

## CASQUES

coiffant toutes les têtes et à la portée de toutes les bourses.

Notre Assortiment d'

## Etoffes à Robes

est meilleur que jamais. Quand vous venez à Shédiac, n'oubliez pas l'entrer chez

## O. M. Melanson & Cie

Vous vous en retourneriez contents et satisfaits.

## ELISABETH

ÉPISEDE DE LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

(Suite)

Le baron avait tressailli, et le regard de la jeune femme ne le quittait plus. Le reste du repas fut presque silencieux, à part les phrases interrompues de la vieille, toujours sur le même sujet. Swèbre était inquiet; il sentait que, si la nationalité de son compagnon était découverte, la pauvre mère n'écouterait que sa haine, et qu'un mot dit par elle amènerait le vilage contre eux. Le commandant comprenait aussi le danger, et son anxiété s'en augmentait.

Swèbre s'était donné pour un marchand de chevaux, voyageant avec son parent pour aller en Bohême acheter de ces animaux; il essaya quelques phrases sur ce sujet, mais il sentit que la jeune femme, elle du moins, ne croyait pas à ce récit.

Dès que le repas fut terminé, la vieille et l'enfant passèrent dans la pièce voisine prendre du repos, tandis que sa belle-fille préparait les paillasses. Le baron s'était approché du feu et se tenait immobile, la tête plongée dans ses deux mains. Swèbre aidait à l'arrangement du lit, lorsque la jeune femme se retourna vers lui, le regarda en face et lui dit à demi-voix: "C'est un Français!" Swèbre frémit, mais il comprit vite que toute négation serait une imprudence.

"Oui, lui répondit-il, mais ce Français m'a sauvé la vie, et, grâce aux siens, j'ai pu revoir ma femme et mon enfant, qui étaient morts de misère!" En quelques mots, où il mit toute son âme, il raconta son histoire à Montsoreau.

La veuve était émue, des larmes coulèrent sur ses joues. "Ah! dit-elle, si mon pauvre Jean avait été aussi heureux, nous n'aurions pas à pleurer sa mort. Ne dites rien devant ma belle-mère; la pauvre femme est la bonté même, mais la douleur l'égare dès qu'il s'agit de ceux qui ont tué son fils; du reste, tout le village agirait comme elle, car partout il y a des morts ou des absents. Partez demain, et ne craignez rien de moi; consolez ce pauvre cher homme; rassurez-le, ce n'est pas moi qui le livrerai."

Le baron avait compris les derniers mots de la jeune femme; il vint à elle, lui tendit la main: "Merci pour mes enfants," dit-il. L'aube paraissait à peine, lorsque les fugitifs quittèrent le village pour continuer leur route dans la direction de Wurzburg, mais en ayant soin de se tenir assez loin de la route directe.

Pendant ce temps, le gardien Kriegsmann et ses soldats erraient un peu à l'aventure. Ils avaient cherché à Gotha dans toutes les auberges, et enfin découvert celle où les deux évadés venaient de passer la nuit. Bien que leur déguisement ne permit pas d'affirmer que c'étaient bien là les hommes poursuivis, le signallement qu'en donna l'hôtesse ne laissa aucun doute au gardien. Malheureusement ils n'avaient fait cette découverte qu'à six heures du soir, et le sous-officier lui fit observer qu'il était inutile de chercher en pleine nuit des hommes à pied qui devaient évidemment se tenir cachés à la moindre alerte. Il fallut se décider à ne poursuivre les recherches que le lendemain matin; aussi, dès que le jour parut, les six individus se mirent en route et questionnèrent, mais en vain, tous ceux qu'ils rencontraient. A Henneberg, où ils s'arrêtèrent le jour

suivant, ils recommencèrent les mêmes recherches, trouvant extraordinaire de n'avoir pas encore rencontré l'ennemi. Ils battirent tout le pays aux alentours de la ville, interrogeant les habitants de chaque chaumière, fouillant chaque bois, et ne sachant plus s'ils devaient continuer sur leurs pas. Une idée surgit dans leur cerveau, c'est que les fugitifs avaient pris la voie ferrée à Gotha pour se rendre directement à Wurzburg; et, persuadés cette fois d'être enfin dans le vrai, ils s'embarquèrent à leur tour par le chemin de fer. Ils entrèrent dans cette ville avant que Swèbre et son compagnon eussent pu y parvenir. Pendant un jour ils s'y épuisèrent en vaines recherches et furent tout à coup maladroitement lancés sur une fausse piste par un garçon d'hôtel, qui leur raconta que l'avant-veille deux voyageurs, après être restés une journée à l'hôtel, avaient loué une berline et s'étaient mis en route dans la direction de la frontière de Bohême.

Nos deux voyageurs avaient continué leur voyage sans incident important, et avaient gagné Cobourg. Là ils réfléchirent et se décidèrent à précipiter leur voyage en prenant le train qui les mènerait à Wurzburg en vingt quatre heures. Leur fatigue était extrême; le froid, la marche forcée, les émotions commençaient à user leurs forces, et ils sentaient le besoin d'abréger ce long trajet.

La foire de Wurzburg était ouverte, nombre de payans et de trafiquants des villes voisines s'y rendaient chaque jour; aussi Swèbre et le baron passèrent ils inaperçus dans la foule qui encombra la gare à l'heure du départ.

Ils attendaient le moment de prendre leurs billets, lorsqu'un train venant de Wurzburg s'arrêta à la station. Les deux voyageurs, comme tous les autres assistants, regardaient distraitemment les wagons; tout à coup Swèbre se rejeta en arrière, entraînant l'officier dans la foule. Au même moment, le sifflet de la locomotive envoyait dans l'air sa note aiguë, et le train se remettait en marche.

"Qu'avez-vous donc, Swèbre?" demanda M. de Proulieu avec inquiétude.

"Là, dans le wagon se dirigeant vers la Bohême, j'ai reconnu Kriegsmann et ses soldats."

Tous deux se serrèrent la main sans dissimuler la joie que leur causait une pareille découverte.

Il y avait encore cependant des précautions à prendre, car il était certain que les Prussiens n'avaient pas quitté la ville sans prévenir les autorités: mais tout autre chose était de se rencontrer avec un homme qui les connaissait parfaitement et avait un grand intérêt à les retrouver. En arrivant à Wurzburg, Swèbre hésita à aller directement chez son frère, craignant que Kriegsmann n'eût su qu'il avait un parent à la ville et désigné sa demeure pour être surveillée; mais le terrible géolier ignorait complètement ce détail de famille, et avait surtout donné le signallement de l'officier fugitif, plus facile à reconnaître à cause de son accent français. Aussi les précautions des voyageurs furent inutiles, et ils parvinrent sans obstacle chez le drapier.

Celui-ci fut vivement ému en revoyant l'ex-sergent, qu'il savait avoir failli perdre la vie en France. Il avait été prévenu de sa visite et de celle du Français par sa belle-sœur, qui s'était arrêtée chez lui et l'avait mis au courant de la reconnaissance qu'elle devait à la famille de Proulieu. Depuis vingt quatre heures, le bonhomme était fort inquiet, ne voyant pas arriver les fugitifs et comprenant les risques que courait son frère; aussi malgré son flegme allemand, laissa-t-il éclater une joie bruyante lorsque

## Une Chance qui va disparaître

Il vous faudra certainement vous hâter si vous voulez participer à notre inimitable VENTE D'ÉCONOMIE pour les porteurs de chaussures.

SOUVENEZ-VOUS que notre grande vente à sacrifice ne durera plus que quelques jours. Hâtez-vous et venez faire votre choix.

### J. P. BREAU & CIE.,

SEULS AGENTS DES SOULIERS SLATER,

En face du Marché.

209 Grand-rue, MONCTON

entrèrent chez lui les deux payans, qu'il reconnut tout de suite. Après plusieurs heures d'expansion, il fut convenu que le baron et son compagnon se reposeraient la journée seulement chez le marchand, qui, pendant ce temps, s'occuperait de leur trouver un travestissement pour continuer leur route directement vers la Suisse. Il fallait mettre à profit le voyage en Bohême que Kriegsmann, trompé par les apparences, avait entrepris.

Des caisses de miroirs et d'objets de laque, provenant des manufactures de la ville et faisant un des principaux sujets de commerce de la foire, furent ostensiblement conduits à la gare, et à l'heure du départ nos deux voyageurs, vêtus comme ces négociants aisés, prenaient le train avec leurs colis pour Friedrichshofen, ville située sur les bords du lac de Constance.

Le trajet n'offrait plus de dangers immédiats, car le passeport en règle et les colis donnaient une apparence de vérité à leur voyage commercial en Suisse; il ne restait plus à craindre qu'une chose, le passage de la frontière.

Des dépêches avaient certainement été expédiées dans plusieurs directions, et surtout vers les villes où correspondaient les traits de Saxe avec ceux de la Suisse; mais Swèbre ne redoutait ce moment que relativement à son compagnon et encore pour le cas où celui-ci aurait à répondre à quelques questions. Plusieurs fois pendant le trajet on leur avait demandé leurs papiers: l'ex-sergent avait aussitôt présenté son passeport, ainsi que plusieurs factures faites par des manufacturiers de Wurzburg au client Hoffmann.

Le 20 février, ils devaient arriver à Friedrichshofen, dernière ville du Wurtemberg sur le lac de Constance. En cet endroit, ils pouvaient passer le lac qui servait de frontière; la douane se trouvait à la gare, et c'était là le moment difficile pour eux. Quelques stations avant d'arriver à destination, le train eut un arrêt d'un quart d'heure; cependant nos deux hommes ne quittèrent pas leur wagon, évitant autant que possible d'attirer l'attention sur eux. Ils y étaient seuls et causaient tranquillement de leurs affaires lorsqu'un employé passa subitement la tête à la portière: "N'y a-t-il pas ici un nommé Hoffmann?" Swèbre tressaillit et le baron se sentit défaillir; mais le gardien fut rapidement maître de son émotion: "C'est moi, répondit-il.

"Avez-vous un papier constatant votre identité?"

Swèbre, de plus en plus inquiet, tira son passeport.

"C'est bien, reprit l'employé: voici alors un télégramme à votre adresse." Swèbre avança la main sans rien ajouter, car l'émotion, il le sentait, faisait trembler sa voix.

Dès que l'employé eut disparu, Swèbre brisa le cachet, mais il pâlit légèrement: "Allons-nous donc échouer au port!" murmura-t-il en montrant le papier à son compagnon.

La dépêche était du drapier, qui télégraphiait par mots convenus entre eux que Kriegsmann et ses soldats, revenus plus rapidement

qu'on ne le supposait, avaient pris un train suivant le leur de quelques heures.

Kriegsmann s'était, comme on l'a vu, lancé sur la route de Bohême à la suite d'une berline de voyage contenant deux individus. Afin de prendre les devants, ils monterent dans le train pour aller attendre les voyageurs à une ville où le garçon d'hôtel avait entendu dire que la voiture devait s'arrêter. En y arrivant, ils parcoururent les hôtels, et, après s'être assurés que la berline n'avait pas encore paru, ils se logèrent dans une petite hôtellerie à l'entrée des faubourgs, et chacun d'eux, à tour de rôle, y resta de faction pour guetter l'arrivée de la chaise de poste attendue.

Le matin du second jour, elle passa l'octroi; un des soldats était de garde; après avoir pris le signallement des deux individus, il courut prévenir le reste de la bande, qui buvait et fumait dans un café voisin. "La voiture est entrée en ville, cria-t-il, et l'on a demandé l'hôtel du Grand-Frédéric."

"Comment sont les deux individus?" demanda Kriegsmann avec anxiété.

"L'un paraît avoir quarante ans à peu près, mais il semble fatigué; l'autre a tout au plus trente-deux ans, il a un aspect militaire très prononcé."

"Ce sont eux!" s'écria le gardien; enfin cette fois nous les tenons; je vais prévenir le bourgmestre afin que nous puissions agir légalement."

Le sous-officier et lui, après avoir donné rendez-vous à leurs hommes à quelques pas de l'hôtel désigné, se rendirent en toute hâte chez le bourgmestre. Celui-ci était un gros homme, de soixante ans environ, d'une figure roque et refrognée. Il les reçut dans une petite pièce enfumée, et de l'air d'un homme parfaitement ennuyé d'être dérangé au moment où il allait s'asseoir à une table assez copieusement servie.

"Qu'avez-vous? que voulez-vous? Voyons, dépêchez-vous, demanda brutalement le magistrat avec un mouvement d'impatience."

"Service du roi!" répondit flegmatiquement le militaire en lui montrant l'ordre par lequel ils étaient envoyés à la poursuite de deux évadés.

A ce mot, le bourgmestre se dressa tout d'une pièce, et, prenant l'expression la moins désagréable qu'il était possible à sa peu gracieuse physionomie: "Je suis tout aux ordres de Sa Majesté; qu'y a-t-il pour son service?"

Le sous-officier le mit rapidement au courant de la situation et de la nécessité où ils étaient de se faire accompagner par une autorité de la ville.

Le bourgmestre mit immédiatement sa ceinture, et, prenant l'air d'importance exigé pour la circonstance, suivit l'officier et son compagnon. Quand ils eurent rejoint les quatre soldats, la petite troupe, le bourgmestre en tête, se rendit à l'hôtel du Grand-Frédéric et ordonna à l'hôtelier de les conduire aux chambres occupées par les deux voyageurs arrivés dans une berline.

Le maître d'hôtel, fort étonné de

Pou  
éc

5 lettres  
10 mille  
30 "  
200 "  
300 "

545 Prix

Voyé

cette inv  
expliquer  
dit-il, voy  
recommand  
personne  
veaux.

"C'est  
clama Kri  
nière de  
d'être reco

—Mont  
59om du ro  
tre en pou  
fort intrigu  
appartement

"Ils ne  
murmuraie  
cier, ce n'e  
—Cela  
la chambre  
haute voi  
gaillardie  
parer des  
qu'ils pré  
l'autre!"

Le bou  
vers le mar  
vrir la port  
d'une main

"Qui est  
vais défend  
cria-t-on de

—Au no  
prit le bo  
qu'il s'eff  
brante.

Un mou  
immédiat  
précipité s  
rous glissé

"Au nom d  
s'écria le  
le sous-offi  
de l'individu  
avait déma  
mann, qui  
envisager  
cri effroyab  
rière.

"Ce n'est  
bégayait il  
Le sous-  
tre se retou  
que le jeun  
irruption a  
joint par  
le visage  
sourde coté

"Que s  
et quelle es  
ici?"

Kriegsm  
regardé se  
né; aucune  
tir de son  
core plus  
demi, le s  
demandant  
roles; le bo